

# LES HOMMES-COULEURS



*CLOÉ KORMAN*

# LES HOMMES- COULEURS

roman

*ÉDITIONS DU SEUIL*

*27, rue Jacob, Paris VI<sup>e</sup>*

ISBN 978-2-02-100167-9

© Éditions du Seuil, janvier 2010

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

[www.editionsduseuil.fr](http://www.editionsduseuil.fr)

Extrait de la publication

*à Vincent*  
*à Esther et à mes parents*



# I





## I. Mexico – 1945 sous la pyramide

Elle ne sait pas que cet endroit s'appelle l'Allée des Morts. Au lieu de la tenue de sacrifice, elle a mis une casquette de baseball et une paire de jeans, et elle avance sans crainte. Florence ne saura jamais où est passé le temps pendant qu'elle parcourait les deux mille mètres de caillasse qui la séparaient de la pyramide – elle s'arrête souvent parce qu'elle a chaud, pendant plus d'une heure elle reste même à l'abri d'un auvent où on peut acheter de la bière à une toute petite fille dans un tablier mauve, et quand elle ressort ses dernières pensées sont distillées par la chaleur, elle continue d'un pas drôlement léger, saluant au passage les agaves au long cou, dont les têtes ont éclaté dans le ciel en fleurs noires et bouclées.

Peu après être arrivée sur le chemin, elle s'est retournée en entendant quelqu'un l'appeler : c'était le chauffeur qui l'avait amenée depuis son hôtel du centre-ville jusqu'à Teotihuacán, et qui lui courait après parce qu'elle avait oublié sa casquette dans le taxi. Ainsi la casquette des *Red Sox*, bleu foncé avec un B rouge, ne la rejoint sur ce parcours

qu'après une centaine de mètres : la tête encore nue, elle redonne quelques sous au chauffeur et, pour la première fois depuis qu'ils sont partis de Mexico, elle regarde en face ce masque de colère, qui ne voit pas ce que vient fabriquer une jeune Américaine seule en blue-jeans dans l'Allée des Morts. Tandis qu'il retient la casquette serrée entre ses mains elle peut voir ses joues creuses, brunes et lisses comme un cuir, et ses yeux blancs qui par contraste semblent presque calcifiés dans leurs creux saignants, comme sont les dents à l'intérieur de sa bouche ouverte et sans lèvres. Il y a peut-être un tarif spécial pour entrer dans ce lieu, pense-t-elle en fouillant dans sa poche pour trouver encore de la monnaie, mais il ne veut pas me le dire, il faut que je devine. Et comme ce n'est pas son genre de trouver aux hommes des têtes d'assassins, elle avance gentiment la main vers la casquette bleue à B rouge, la remet sur sa tête, sourit, et malgré le regard posé dans son dos, elle recommence à marcher.

Au bout de l'allée, la Pyramide de la Lune respire, les flancs dans la poussière. Les pierres hérissées sur ses pentes projettent des ombres instables, dilatées par les traces de ciment. Quand Florence arrive au pied du talus, la pyramide est déjà maculée de rouge, ses pierres sont gonflées et humides, elle transpire. Peut-être une maladie ou de la fièvre, pense Florence tandis que ses yeux fouillent en vain ses hauteurs inaccessibles à la recherche d'une ouverture. Et pourtant elle respire, se dit-elle, il doit bien y avoir une bouche ou un passage vers l'intérieur – et s'il y a un tunnel où mène-t-il ?

Elle se décide tout juste à entamer son ascension quand

elle perçoit un léger tremblement dans la façade : comme une goutte d'encre qui se diffuse dans un verre d'eau, quelque chose enfle et s'étire sur les degrés roses. La forme peu à peu se détache de son ombre, elle produit en grandissant deux bras et deux jambes – puis se met en marche. Florence la regarde maintenant qui accomplit sa descente en équilibre précaire, son ombre retenant son corps telle une bouée à travers la lumière. Par la commissure de l'escalier central, la pyramide livre passage à ce tout petit être qui avance en mettant les deux pieds sur chaque marche et en étendant les bras de chaque côté comme s'il prenait appui sur l'air. Une silhouette carrée, brune comme son ombre, et très petite, même en additionnant le bonhomme et son ombre elle se rend bien compte qu'il ne doit pas être plus grand qu'un pied de haricots : « Un enfant, pense-t-elle. Et il va se casser la gueule. »

Elle a déjà gravi les trois premières marches lorsque surgit un homme couvert de poussière, livide et à bout de souffle. La tête renversée en arrière, il s'époumone dans une langue qu'elle ne connaît pas, de sorte qu'elle ne peut distinguer s'il crie des injures ou marmonne des histoires drôles à l'intention du bonhomme perché sur l'escalier : « Je t'ai cherché partout ! T'es un voyou, descends ! » et dans le même souffle : « Non surtout ne bouge pas, je t'interdis de bouger, ne descends pas, je viens te chercher, j'arrive. T'es un voyou, j'arrive. »

Avant de se précipiter dans l'escalier, il se tourne vers Florence et pour la première fois prononce un mot en espagnol, un bête *Gracias*, avec des larmes pas essuyées et un sourire

immense, puis il ajoute une phrase qui est invraisemblable, il faudra à Florence de nombreux jours pour se rendre compte que c'est une proposition invraisemblable : « Attendez-moi ici, je vais le chercher » – et elle répond d'accord et se met tout naturellement à attendre au pied de l'escalier où l'homme se précipite, elle attend qu'il revienne, qu'il cueille l'enfant fugueur et l'enferme dans ses bras, qu'ils reviennent tous les deux, lui et ce bonhomme petit comme un pied de haricots, brun comme son ombre, elle les attend avec impatience, comme si elle les connaissait depuis toujours.

L'homme touche terre en premier, puis l'enfant qu'il dépose délicatement sur le sol sans lui lâcher la main – et sans rien dire ils se regardent, le père sort une gourde en fer rouge, il lui verse un peu d'eau sur la tête, le fils fait une grimace sans protester, il semble attendre une brimade ou une parole qui ne viendra pas car avec sa main libre l'homme se contente de lui rajuster le col de sa chemise, puis il s'accroupit, se donne un grand coup de langue à l'intérieur du pouce et avec sa salive entreprend d'essuyer une croûte de poussière sur la joue droite de l'enfant, il lui arrange quelques épis de cheveux qui se redressent aussitôt, il contemple le résultat et paraît enfin satisfait.

Ce n'est qu'à ce moment-là qu'il se tourne vers Florence. Il parle espagnol avec un fort accent étranger : « Depuis qu'il a appris à marcher, il s'échappe tout le temps. » Florence ne répond rien, elle voit le visage de l'enfant, sa peau très brune, ses yeux bridés qui la regardent par en dessous en clignant un peu, comme si un seul des deux voulait sourire, « sympa mais pas commode », pense-t-elle, puis elle regarde le père,

un grand type pâle et brun qui lui fait penser aux hommes du quartier italien à Boston, « tous les deux ils se ressemblent autant qu'un chat de gouttière et un coyote » – ce qu'elle évite de dire à voix haute. Le grand regarde Florence, désormais il a oublié que sa main tient toujours fermement celle du petit, et ne faisant plus du tout attention aux secousses qui lui tordent le bras il lui dit son nom, Georges Bernache, et avec un espoir un peu flanchant il ajoute : « Je suis ingénieur à Mexico » – comme quelqu'un qui essaierait de se protéger du soleil en tenant en l'air un tournevis. Ils se regardent beaucoup, d'un ton qu'elle voudrait elle aussi un peu compétent elle lui dit « ça tombe bien » mais s'arrête avant « je suis architecte » : elle sent que ça ne va pas leur être plus utile pour se sortir de là. Lui se met à l'examiner, sans bouger de sa place et sans lui demander sa permission, et pendant qu'il lui regarde le front et la gorge elle se rend compte qu'elle a dû prendre des rougeurs autour des manches et du col de sa chemise, elle sent la sueur dans les plis de ses bras, derrière ses genoux et sous sa casquette. Il a l'air de nouveau très inquiet, il lui dit : « Vous avez complètement brûlé. » Elle répond : « Oh, ça va merci, je suis OK. » Il n'a pas l'air convaincu, il ajoute, très courtois : *You must pay attention here, the sun... You are going to fall into the apples* – comme elle éclate de rire il se vexe un peu, il abdique son anglais, poursuit en espagnol tandis qu'ils remontent tous les trois l'Allée des Morts, Florence, Georges, et au bout du bras de Georges le bonhomme descendu de la pyramide, qui s'est mis à parler et tient à préciser qu'il s'appelle Niño.

Ils marchent parmi les monticules pierreux des petites pyramides qui sont tout autour de la grande et lui ressemblent comme ses enfants, parfois ils s'écartent de l'allée centrale pour les toucher ou les escalader. Enfin quand il fait noir ils rejoignent les vivants à la sortie de Teotihuacán. Ils cherchent un endroit pour dîner et trouvent un genre de restaurant, un truc à tortillas et alcool de cactus avec une terrasse en ciment, des rideaux en perles de bois peintes. Florence parle du voyage qu'elle a fait jusqu'ici, Georges ne raconte rien sur sa vie avant Mexico, mais au moins il connaît la ville « jusqu'aux entrailles » – c'est l'expression qu'il emploie. Et régulièrement il reprend des nouvelles des coups de soleil de Florence, il demande s'il ne faut pas des soins particuliers pour les rougeurs de sa gorge et de ses bras, elle essaye de le rassurer, d'attirer plutôt son attention sur le baroque churrigueresque que l'on peut admirer dans le nord, et quand son regard devient trop gênant elle attrape son sac à dos et fouille dedans en demandant l'heure, sans plus savoir ce qu'elle cherche ni ce qu'elle veut mettre sur la table, une carte routière, un rouge à lèvres ou le cœur sanglant de Frida.

Plus tard dans la voiture que Georges conduit à travers les faubourgs de cette ville qui grandit sans cesse, Florence lui demande : « Ingénieur, ingénieur de quoi, qu'est-ce que tu fais ici ? Ingénieur agronome ? » Il répond non, malheureusement ce n'est pas ça : « Ingénieur métronome, je creuse dans la terre, je fais des souterrains pour y mettre des rails. C'est un contrat que j'ai avec la ville, je dois m'occuper de

l'intérieur. » Elle sourit, ça lui plaît, la voiture franchit la haie de cyprès qui entoure le jardin et s'arrête devant les marches de la maison, un spécialiste de l'intérieur cela mérite qu'on s'y arrête, ils découvrent que le même pas commode a bien voulu s'endormir sur la banquette arrière et ils le mettent à l'abri dans sa chambre, ingénieur métronome, spécialiste de l'intérieur c'est intéressant, dit-elle tandis qu'il lui enlève sa casquette, bleue à B rouge elle atterrit par-dessus son jean qui est déjà en boule au pied du lit, très intéressant et sûrement agréable.





## II. La terre parle

L'ingénieur hydraulique Joshua Hopper n'était peut-être pas le candidat idéal pour sonder les abîmes du chantier Bernache, mais il était justement dans le couloir de la direction des affaires internationales quand le dossier sortit de l'oubli le 12 mars 1989.

Reconnaissons qu'au moment où ce dossier se présenta pour la première fois au siège social de la Bombardier, à Ottawa, il ne présentait pas de subtilités particulières. Il avait une couverture grisâtre et des perforations sur le côté gauche. Il contenait des numéros de téléphone et des documents en papier carbone. Une lunette marron sur le dessus, souvenir d'une probable tasse de café. Une secrétaire l'avait trouvé; elle l'avait laissé de côté en attendant; elle l'avait oublié sur une photocopieuse, une collègue l'avait récupéré; grâce à l'antique principe qu'on ne sait jamais il était resté bien longtemps dans les limbes, puis était passé aux mains de Joshua Hopper avec la garantie qu'il n'y avait pas de quoi s'alarmer. Tout juste devait-il receler quelques formalités administratives; quelques biens immobiliers ignorés et négligeables

pour un conglomérat d'une telle importance ; un ou deux coups de fil à passer.

Des brouilles, même si tout cela dégagait aussi une odeur un peu agaçante car cela faisait bien deux ans que la Bombardier luttait pour se débarrasser des derniers contrats de la firme américaine Pullman, dont l'acquisition s'était avérée si regrettable. Deux ans que l'on payait des dettes et cédait des actifs, qu'on mettait de l'ordre à n'en plus finir dans cette faillite incurable. La Pullman avait été dès le XIX<sup>e</sup> siècle une société pionnière dans la fabrication des trains, une actrice légendaire de la grande aventure américaine par voie ferrée, et elle avait prospéré à toute vapeur à travers le XX<sup>e</sup> siècle et ses évolutions technologiques. Mais à la fin des années 1980, c'était devenu une vieille dame exsangue, décrépite et outrageusement maquillée que la Bombardier avait eu bien tort de racheter. Ses comptes, surtout, avaient été maquillés : les agents de la Bombardier avaient découvert cela trop tard et avaient hâte d'oublier leur bévue. Le conseil d'administration ayant déclaré un mois plus tôt qu'il fallait clore une fois pour toutes cette opération inepte, la découverte du cas Bernache était contrariante.

C'était une mission toute trouvée pour l'ingénieur Joshua Hopper au moment où il passait annoncer la clôture de son dernier chantier au bureau des affaires internationales, avec un peu trop de satisfaction, trop d'enjouement dans le ton de sa voix et dans l'angle de sa cravate desserrée. Il était la victime idéale pour se défausser de l'affaire : trop fatigué pour attaquer un projet plus costaud ; trop énervant pour se voir accorder des vacances. Ainsi, à la décharge de la direction

Bombardier, admettons que personne n'avait remarqué l'odeur de soufre entre ces vieilles pages mal reliées, désormais parcourues fébrilement et en tous sens par l'infortuné Joshua.

« Cela n'a vraiment rien d'une histoire d'amour », pensait-il. Les entrailles du chantier Bernache étaient en fer, et avaient englouti des milliers d'hommes. À l'époque, l'administration n'avait pas la fibre sentimentale : on ne relevait même pas les noms des ouvriers qui avaient participé, on se contentait de noter combien de journaliers étaient venus, et ce avec une régularité moyennement minutieuse – semestre après semestre. Ces chiffres étaient sur des fiches rassemblées là. Il y en avait eu de plus en plus jusqu'en 1968, où le total était d'environ six mille hommes. Six mille ! Mais peut-être pas toujours les mêmes au même endroit et au même moment : en qualité de journaliers, encore et toujours des journaliers, disaient les fiches. Puis ce chiffre redescendait progressivement, quatre mille en 1973 puis seulement mille en 1974 et soudain : plus personne.

Cela n'avait rien d'une histoire d'amour, et pourtant les deux seuls noms que Joshua avait pu arracher aux profondeurs étaient ceux de Georges Bernache et de sa femme Florence Evans, une architecte américaine qu'il avait rencontrée à Mexico juste après la guerre, et qui l'avait secondé tout au long de l'entreprise. À l'intérieur du dossier muet, la solitude de ces deux noms leur donnait l'air de fuir et de se tordre d'une façon échevelée et romantique qui lui déplut. Jusqu'à six mille hommes par an, mais juste ces deux noms – c'était plutôt fantastique.

Par ailleurs, comment pouvait-on espérer que ce monstre de chantier produise des sentiments, alors que toute sa vie il avait fait l'objet de tant de négligence et de mépris ? Son existence n'était même pas dotée d'un petit bout de contrat, pas un seul papier dûment signé pour lui conférer un soupçon de légalité ou attester d'un quelconque scrupule. Seulement une lettre où la Pullman et la ville de Mexico se mettaient d'accord, en 1944, pour la construction d'une première ligne de métro. Or il n'y avait pas eu de métro dans la ville de Mexico avant l'année 1967 et la préparation des Jeux Olympiques ; et à ce moment-là le marché avait été confié à une société mexicaine – cause nationale oblige. Joshua avait bien vérifié : rien n'avait été construit par la Pullman, malgré une somme importante évoquée dans la lettre. Ce que trois à six mille hommes par an avaient bien pu fabriquer entre 1944 et 1974, à bas prix et dans les conditions de travail les plus obscures, c'était peut-être une opération inscrite dans les astres – ou bien dans les arcanes invisibles de la corruption ? Par excès d'optimisme, Joshua Hopper aurait largement préféré la première hypothèse.

D'après la lettre, il s'agissait alors d'adapter les véhicules Pullman, les essieux et les roues en métal de la Pullman, au système pneumatique qui était utilisé dans le métro parisien, plus souple et silencieux. Georges Bernache, un Français, avait été chargé de cette opération pour le métro de Mexico. Le vide juridique, l'absence de données financières, de contrats datés, de toutes les choses sérieuses et fiables que produit normalement la civilisation mettaient en évidence les quelques

## **Le Seuil s'engage pour la protection de l'environnement**

Cet ouvrage a été imprimé sur papier FSC ([www.fsc.org](http://www.fsc.org)) bouffant Médiopaque.

FSC est une association d'utilité publique internationale qui s'engage pour une exploitation durable des forêts.

Elle est soutenue par toutes les grandes organisations environnementales, par des organisations engagées sur le plan social et des organisations de l'économie forestière et du bois.

Elle est indépendante et ne poursuit en aucun cas des intérêts financiers.

RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL  
S.N. FIRMIN-DIDOT AU MESNIL-SUR-L'ESTRÉE  
DÉPÔT LÉGAL : JANVIER 2010. N° 100167 ( )  
IMPRIMÉ EN FRANCE

